



TOUS POUR CHACUN, CHACUN POUR TOUS

LA

# SOLIDARITÉ

## JOURNAL DES PRINCIPES

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois, sous la direction de CH. FAUVETY.Pour tous les envois, s'adresser à M. RAISANT, à la *Librairie des sciences sociales*, rue des Saints-Pères, 13.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 5 francs. — Départements, 6 francs. — Étranger, 7 francs.

### SOMMAIRE :

**Bulletin du mouvement philosophique et religieux :** *La situation morale.* — *L'esprit du moyen âge et l'esprit moderne.* — *Une thèse matérialiste à l'École de médecine de Paris.* — *Discours de réception de M. Jules Favre à l'Académie française.* — *Conférences de M. Chavée.* — *La religion et la politique de la Société moderne par Herrensneider, par le Dr Landur.* — *Correspondance.* — *Le christianisme progressif.* — *Bulletin bibliographique.*

**AVIS.** — *Les Bureaux du Journal sont transférés à la librairie des Sciences sociales, rue des Saints-Pères, 13.* — *Nous rappelons, à cette occasion, aux personnes en retard pour le paiement de la deuxième année de vouloir bien en acquitter le montant dans le plus bref délai.*

### BULLETIN

DU MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

#### La situation morale.

Le gâchis va sans cesse augmentant. Où s'arrêtera-t-il? Ce n'est pas seulement en politique qu'on ne s'entend plus; ce n'est plus seulement en économie sociale, c'est aussi en morale et en religion, de sorte que le trouble s'étend à toutes les sphères de l'activité humaine, qu'il a envahi tout le domaine de la conscience, et que la civilisation elle-même est en cause.

Non pas que l'ordre matériel soit en danger. Il y a aujourd'hui dans la société trop d'éléments acquis et trop d'intérêts à conserver pour que l'ordre matériel puisse y être sérieusement troublé. Mais l'ordre matériel ne prouve rien. Il peut persister longtemps alors que le principe même de la vie sociale est atteint et que la corruption dissout lentement l'organisme. L'ordre régnait

à Rome sous les Césars, tandis que la civilisation romaine allait tous les jours s'écroulant, non sous l'effort des barbares, mais sous le poids de ses propres vices.

En sommes-nous là?

Non, car le salut dépend encore de nous; mais si notre génération faillit à la tâche, qui sait si pour nos fils il sera encore temps!

Notre société parviendra-t-elle à éliminer de son sein les éléments morbides qui menacent de devenir pour elle des germes de dissolution et de mort?

Nous l'espérons, mais il y faut le point d'appui des principes éternels, le concours d'une science vraiment positive, et la perspective d'un idéal nouveau.

Ce sont là les conditions du salut social, parce que ce sont là pour les individus les moyens d'une véritable renaissance. Une société ne peut être que le produit des êtres sociaux qui la constituent, et comme la résultante de leur état physique, intellectuel et moral. Si vous voulez une transformation sociale, faites d'abord l'homme nouveau.

\* \*

Dès avant 1848, nous étions de ceux qui pensaient que la question politique ne pouvait se résoudre *indépendamment* de la question sociale: aussi fondions-nous en octobre 1847 (1) le

(1) Avec Jules Viard, mort il y a deux ans.

présentait, quand il écrivait dans la préface de ses *Études historiques* : « L'âge politique du christianisme « finit, son âge philosophique commence. » En dépit de toutes les résistances, cette révolution bienfaisante s'accomplira. La religion et la philosophie ont leurs sources en Dieu ; elles s'uniront en remontant à lui par la même route, celle de la science et de la liberté..... »

Sans doute toutes ces choses ne sont pas nouvelles, mais elles gagnent beaucoup à être dites par une voix éloquente et à tomber du fauteuil académique sur un public habitué à demander son passe-port à la vérité et à juger de la valeur des choses de l'esprit comme de la valeur des marchandises fabriquées : par l'estampille. Aussi croyons-nous qu'en somme la séance de l'Académie française où ont été entendus le discours de M. Jules Favre et celui de M. de Rémusat, dont nous regrettons de ne pouvoir parler faute d'espace, a été bonne pour la philosophie. Tout le monde n'en est pas où doivent en être les lecteurs ordinaires de *la Solidarité*.

### Conférences de M. Chavée

(39, boulevard des Capucines).

Après avoir montré dans ses conférences d'introduction comment chacune des deux grandes races nobles, celle des Aryas et celle des Sémites, a spontanément incarné sa pensée dans un organisme syllabique proportionnel à l'ensemble de ses facultés propres de sentir et d'exprimer, M. Chavée, quittant le terrain de la linguistique comparative pour celui de la philologie comparée, aborda, le mardi 7 avril, son parallèle des plus anciens écrits aryaques et sémitiques, et c'est par *Job* qu'il commença. Le mardi 24 avril, ce fut le tour des *Psaumes*. Or, voici quelle nous semble être la méthode suivie par le docte professeur dans ses causeries philologico-philosophiques.

M. Chavée part de la lecture et de l'analyse d'ouvrages hébraïques (sémitiques) bien connus, pour les rapprocher des plus belles pages extraites des Védas, des Lois de Manou, du Râmâyana, etc. Dans ces rapprochements de textes traitant de sujets analogues, le côté littéraire, bien qu'il le pousse parfois jusqu'au lyrisme, n'est visiblement pas celui qui préoccupe le plus notre conférencier. On pourrait même dire, ce nous semble, que l'art de M. Chavée consiste à soulever au courant du texte un certain nombre de questions philosophiques pour en faire le véritable sujet de son discours. Voyez plutôt ce qu'il a fait à propos de *Job* et des *Psaumes*.

A peine *Job* a-t-il commencé de subir sa seconde épreuve, celle de la lèpre maligne, que sa femme cherche à lui arracher sa suprême consolation : vouloir ce que veut Jéhovah. Et

M. Chavée de comparer l'idéal de la femme chez les Hébreux avec l'idéal de la femme chez les Hindous, et de rappeler avec émotion ces grandes consolatrices qui eurent nom Sitâ et Damayantî.

Un peu plus loin, une discussion s'engage entre *Job* et ses amis sur la question de l'origine du mal en ce monde. Et M. Chavée de comparer les solutions offertes par les Rischis à celles que présente la Bible, et de juger les unes et les autres au point de vue de la philosophie moderne, laquelle n'est pour lui que la synthèse de toutes les sciences positives sous l'œil de la raison. Il est une proposition qui nous parut dominer toute cette dissertation incidente, la voici : Le mal, le vrai mal, et non pas le mal apparent, ne saurait avoir d'autre cause que la volonté désordonnée d'un être libre. La liberté seule est la cause du mal, et le mal prouve la liberté.

*Job* pose la question de l'immortalité de l'âme et se prononce tristement pour la négative, bien qu'il croie à une sorte de résurrection des corps.

Ici M. Chavée, accumulant les strophes des hymnes védiques, montre la vivacité de la foi aryaque dans la perpétuité de l'homme individuel au delà du tombeau. Telle est, dit-il, la gravité de cette question, qu'il se réserve de l'étudier dans une conférence à part. Pour le moment, il se contente de formuler à peu près en ces termes les propositions qu'il développera plus tard :

1. — L'homme individuel ne peut exister sans un organisme qui le limite au sein de la création.

2. — Un organisme, étheréen dans ses éléments constitutifs, mais invisible et *atteignable* seulement par l'induction scientifique, est réellement *possible* et ne contrarie en rien les lois bien connues de la physique et de la chimie.

3. — Il y a des faits, que l'expérimentation d'ailleurs peut toujours reproduire, constatant l'*existence* chez l'homme d'un organisme interne supérieur devant succéder à l'organisme opaque habituel au moment de la destruction de ce dernier.

On sait que le Livre de *Job* finit par un cours d'histoire naturelle de la plus charmante naïveté. On sait aussi avec quel dédain Jéhovah y traite les prétentions de la science humaine. La méthode comparative, adoptée par le savant conférencier, amenait ici cette double question : Quelles notions fondamentales entrèrent dans le concept qu'on se fit du monde, de l'homme et de Dieu, chez les Sémites et chez les Aryas de la grande et dernière période védique ? Quels sont, dans ces grandes traditions, les éléments rationnels impérissables, ceux qui

défient les vaines attaques d'une science fragmentaire, simpliste et partant impuissante? A la conception sémitique, qui voit la terre et le monde aux mains de Jéhovah comme la terre glaise aux mains du potier, M. Chavée opposa le concept admirable des métaphysiciens du Sapta-Sindhou. Il lui suffit pour cela de réciter et de commenter les hymnes 124 et 129 du X<sup>e</sup> Mandala du Rig-Véda, si grandement développés dans le préambule cosmogonique des *Lois de Manou*. A partir de ce moment, M. Chavée arbora franchement le drapeau des principes et de la méthode intégrale que nous défendons dans ce recueil. Entre le surnaturalisme, qui veut un Dieu thaumaturge, et le matérialisme, qui s'efforce de rire des plus nobles et des plus impérieuses nécessités de la raison, il y a place pour la vérité, et « cette vérité, ajouta l'orateur, je vous la ferai toucher du doigt dans les conférences suivantes. »

La conférence sur les Psaumes ne fut, à vrai dire, qu'une conférence de transition. Il s'agissait de montrer comment les Psaumes, nés d'une théodicée et d'une constitution intellectuelle qui ne sont point nôtres, avaient fini, répétés qu'ils étaient tous les jours, par imposer à notre esprit un anthropomorphisme si peu en rapport avec les exigences de notre organisation psychologique. C'est le Psautier qui a sémitisé l'Europe.

En professeur qui sait prévoir, M. Chavée a consacré la péroraison de son entretien sur les *Psaumes* à préparer le terrain de sa prochaine conférence (5 mai). Elle aura pour sujet : *Dieu dans l'Histoire et devant la Science contemporaine*.

M. Chavée est un de ceux qui ont le mieux conscience de la synthèse religieuse qui se prépare. Il en est, sur le terrain de l'anthropologie et de la linguistique, l'un des plus utiles constructeurs. Toutes les fois que nous entendons sa parole savante et autorisée, nous avons à constater, et cela de plus en plus, que sa religion est la nôtre. Nous espérons — car nous faisons le plus grand cas de son suffrage — que lorsqu'il nous lit, il reconnaît de son côté que notre religion est la sienne. Qu'il nous permette donc de le compter parmi les collaborateurs de *la Solidarité*.

---

*Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de parler de la conférence remarquable que M. Lemonnier a faite sur la paix, et nous oblige à renvoyer à un autre numéro le compte rendu des conférences de M<sup>lle</sup> Deraisme.*

---

LA RELIGION ET LA POLITIQUE  
DE  
**LA SOCIÉTÉ MODERNE**

PAR HERRENSCHNEIDER

Mon cher monsieur Fauvety,

Vous avez bien voulu mettre à ma disposition quelques colonnes de la *Solidarité* pour y parler de l'ouvrage de M. Herrensneider : *la Religion et la Politique de la société moderne*, dont vous avez déjà mentionné l'existence dans votre bulletin bibliographique de novembre dernier. J'ai accepté volontiers, parce que l'ouvrage en question est fort bon et que je crois, par conséquent, utile de le signaler tout particulièrement à vos lecteurs.

Je n'essayerai pas de rendre un compte détaillé d'un livre compact et serré, de près de 700 pages, parlant d'une foule de choses et rempli de remarques ingénieuses et perspicaces. Je suis d'ailleurs forcé de laisser de côté une partie importante de l'ouvrage, la partie politique. Obligé de me borner, je ne parlerai que de l'essentiel.

Le livre très-consciencieusement et très-patience élaboré de M. Herrensneider est réellement original. C'est là un grand éloge, auquel je me trouve obligé de joindre plusieurs reproches que je vais faire immédiatement pour me mettre à l'aise. M. Herrensneider perd son papier à citer et combattre des philosophes comme M. Cousin et d'autres même de moindre valeur, qu'il semble considérer comme des princes de la pensée. Je me plais à croire que telle n'est pas son opinion, et qu'en citant si souvent des auteurs de second ordre il ne cède qu'à des préoccupations du moment, mais cela donne à son livre un caractère de brochure, un caractère éphémère qui est fâcheux. Je constate aussi avec déplaisir que M. Herrensneider, lorsqu'il parle de science, raisonne d'après des autorités qui ne valent pas toujours autant qu'il le croit, tandis qu'il ne lui aurait pas coûté beaucoup plus, à lui qui n'est pas pressé et qui a mis trente ans à préparer son livre, de se mettre en état de juger par lui-même. Enfin M. Herrensneider n'est pas métaphysicien : le peu de métaphysique qu'il donne est faible.

En disant que son livre est original, je ne prétends pas affirmer qu'il renferme beaucoup d'idées neuves et capitales. Je ne crois pas qu'on puisse encore aujourd'hui trouver des idées capitales et neuves. L'humanité possède depuis longtemps, mais épars, les éléments de la vérité. L'originalité dont je parle consiste à apercevoir entre ces éléments des relations dont on n'avait pas tiré parti et à les coordonner en consé-